

Louis Hébert, apothicaire, et la contribution du Nouveau Monde à l'Ancien Monde

Jacques Mathieu et Alain Asselin

Numéro 128, hiver 2017

Louis Hébert et Marie Rollet, pionniers de la Nouvelle-France

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84136ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mathieu, J. & Asselin, A. (2017). Louis Hébert, apothicaire, et la contribution du Nouveau Monde à l'Ancien Monde. *Cap-aux-Diamants*, (128), 4-7.

LOUIS HÉBERT, APOTHIKAIRE, ET LA CONTRIBUTION DU NOUVEAU MONDE À L'ANCIEN MONDE

par Jacques Mathieu et Alain Asselin

La vie et l'œuvre de Louis Hébert demeurent largement méconnues, en particulier en ce qui concerne sa contribution scientifique dans le contexte du renouveau des sciences naturelles en Europe. Les chercheurs substituent alors progressivement le travail de terrain aux savoirs de l'Antiquité. On assiste dès lors à la naissance et à l'essor de la botanique, même si elle demeure encore largement axée sur des finalités médicales. Il s'agit d'offrir les meilleurs remèdes possibles pour combattre les maladies. En parallèle, la recherche, que l'on pourrait dire fondamentale, prend la forme de constitution d'un répertoire mondial des plantes; une préoccupation qui finit par retenir l'attention de chercheurs à la grandeur de l'Europe.

L'histoire de cet apport de la Nouvelle-France repose sur les réalisations de personnages plus ou moins connus. Au départ, Louis Hébert, un simple apothicaire parisien, se résout, en 1606, à l'âge de 31 ans, à gagner les terres neuves d'Amérique du Nord, puis en 1617, âgé de 42 ans, il s'installe à Québec avec sa famille. Il y repère des plantes que, selon toute vraisemblance, il fait parvenir en France. Le contexte de la création du Jardin royal des plantes à Paris amène ensuite un docteur régent de la faculté de médecine de Paris, Jacques-Philippe Cornuti, à publier en 1635 un *Canadiensum Plantarum*. Dès lors, au fil des ans et des publications, ces plantes présentes dans le milieu de vie de Louis Hébert sont portées à la connaissance de la communauté scientifique européenne.



Représentation de Louis Hébert apothicaire offerte par la brasserie Labatt à ses clients. (Coll. privée).



Glans terrestris Americana. Abraham Munting.
Naaauwkeurige Beschryving Der Aardgewassen,
Leyden & Utrecht, 1696. (folio 349).

UN PERSONNAGE MAL CONNU

Le personnage de Louis Hébert occupe une place notable dans l'histoire de la Nouvelle-France. On l'a qualifié de premier agriculteur, voire d'Abraham de la colonie puisqu'il a été le premier Européen à s'installer avec sa famille à Québec en 1617. Ses réalisations relevant de sa formation comme apothicaire sont connues, mais elles n'ont pas eu la reconnaissance qu'elles méritaient.

Né en 1575, à Paris, fils d'apothicaire et apparenté à de grandes familles de la profession, il termine cinq années d'apprentissage consacrées à l'étude des vertus et des usages des plantes. Il prend épouse en 1602 et tente de se constituer une clientèle. En 1606, sans sa femme et ses enfants, il s'engage pour la Nouvelle-France. Entre 1606 et 1613, il effectue deux longs séjours en Acadie. Ses connaissances, ses sensibilités à la nature nouvelle et de bonnes relations avec les Amérindiens favorisent son intérêt pour les plantes de la colonie. Très tôt, des chercheurs européens signalent la présence et la provenance de ces plantes. Il s'agit surtout de plantes

à fleur, ce qui correspond bien aux compétences d'un apothicaire.

LES PREMIÈRES MENTIONS

Les plantes observées par Louis Hébert en Acadie attirent l'attention. Marc Les-carbot, auteur d'une histoire de la Nouvelle-France, raconte que l'on avait semé de la graine de chanvre d'Amérique (sans doute une asclépiade) en plusieurs emplacements de Paris, mais que l'essai avait échoué. Ce n'était qu'un début, car l'asclépiade commune est devenue une espèce envahissante en Europe. Les-carbot fait également état de la guérison à Port-Royal, grâce à la gomme de sapin, d'un garçon dont la peau était rongée par la teigne. Ce baume du Canada produit avec de la gomme de sapin est encore en usage en France au XIX^e siècle dans le soin des plaies.

Peu après 1614, Joachim Burser, un médecin résidant à Anneberg en Saxe, a dans son herbier un *adiante* du Canada. Ce capillaire canadien devient un objet de commerce entre la France et la Nouvelle-France pendant plusieurs décennies. Burser signale une autre plante comme venant de la Nouvelle-France (*Gallia Nova*) et obtenue d'un apothicaire de Paris. Il s'agit du trille blanc d'Amérique du Nord, devenu l'emblème floral de la province d'Ontario. Le nom initialement retenu est *Solanum Triphyllon Brasilianum*. Il s'agit là d'une confusion géographique courante à l'époque. En effet, l'herbier de Burser contient 27 plantes nord-américaines selon l'analyse du botaniste Hans Oscar Juel en 1931. Plusieurs d'entre elles sont également présentées dans les traités de 1620 et 1623 du plus grand botaniste de l'époque, Caspar Bauhin de Bâle, en Suisse.

DU BOUT DU MONDE AU... BOUT-DU-MONDE

Après son installation à Québec avec sa famille en 1617 et jusqu'à son décès en 1627, Louis Hébert aurait expédié à Paris un bon nombre de plantes provenant

des espaces fréquentés par les Français en Amérique du Nord. De même, ses liens étroits avec les Amérindiens ont favorisé la connaissance de nouvelles plantes. On peut en déduire que des plantes du bout du monde ont ainsi été envoyées à Paris, rue du Bout-du-Monde, résidence des fameux jardiniers Jean et Vespasien Robin, père et fils.

Les relations de Louis Hébert à Paris ne sont pas parfaitement connues. Il a dû correspondre avec les Robin, car les auteurs signalent fréquemment la qualité des plantes de leur jardin. L'un et l'autre s'intéressent vivement aux plantes nouvelles. Ils avaient créé un jardin à la pointe de la Cité dès la fin du XVI^e siècle. Jean, le père, est devenu curateur du jardin de l'École de médecine



Le lis du Canada (lilium canadense). Syd. Edward (dessinateur), F. Sansom (graveur). Publié par St. Geo. Crescent, T. Curtis, décembre 1804. (planche 800).

dès 1597. Son fils, Vespasien, a profité de l'appui et de la recommandation de Marie de Médicis pour partir en 1603 à la découverte de plantes rares lors d'un voyage en Angleterre, en Allemagne, en Espagne et en Italie.

En 1620, les Robin publient une « histoire des plantes nouvellement trou-

vées en l'isle Virgine et autres lieux ». L'ouvrage compte, entre autres espèces d'Amérique, un lis canadien et une fleur de la passion. Trois années plus tard, ils publient un manuel dont les pages liminaires comptent des poèmes qui célèbrent leur goût pour les belles fleurs et leur aptitude à les acclimater.

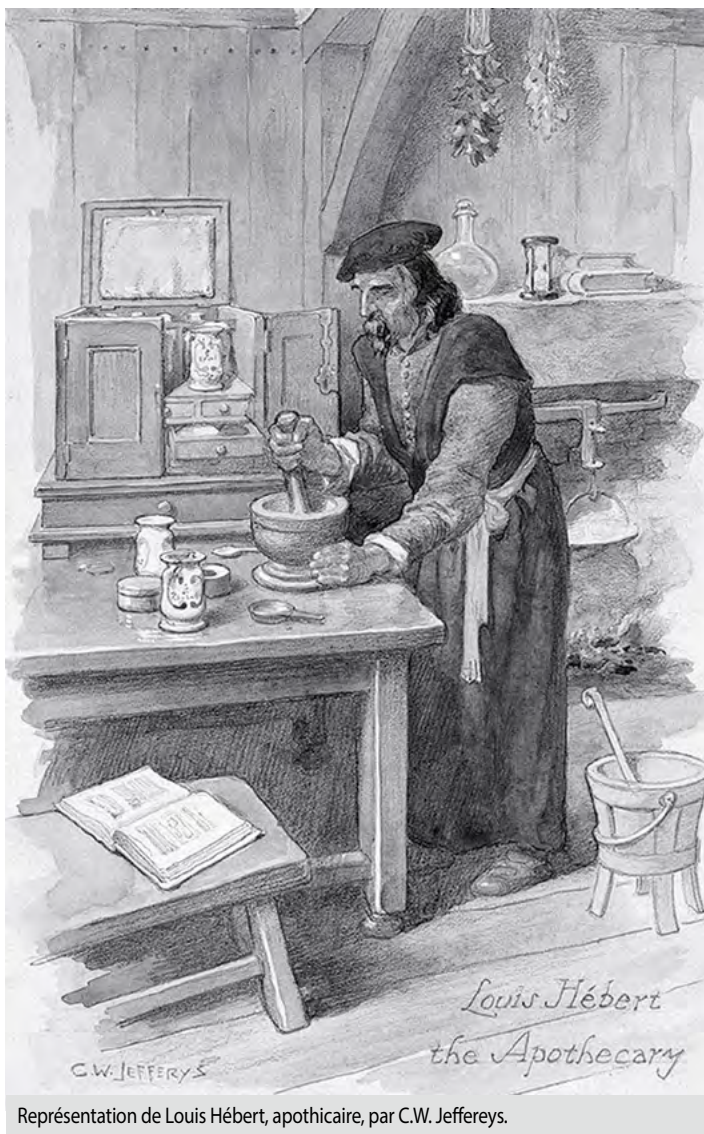
Ces poèmes font également référence aux motivations du chercheur des pays éloignés, qui aspirait moins à s'enrichir qu'à augmenter le trésor des connaissances, en particulier au point de vue médical. Ce catalogue des Robin de 1623 recense au moins dix espèces canadiennes, mais seul un amélanchier porte une appellation canadienne. Les autres sont dites étrangères, américaines ou virginiennes.

La connaissance de ces plantes déborde alors le cercle étroit de la communauté savante. Pierre Vallet, le peintre du roi, produit des florilèges adressés au roi très chrétien et destinés à la peinture, l'un en 1608 compte 75 planches et l'autre en 1623 est augmenté à 93 illustrations. Parmi les ajouts, l'on compte trois plantes de l'Amérique du Nord : le lis du Canada, la lobélie cardinale et la tradescantie de Virginie. Le

lis du Canada est la première plante illustrée en 1614 dans un ouvrage de Théodore de Bry. Elle est également la première à être identifiée sous le nom de *canadense*. Cette plante que les Amérindiens utilisaient à des fins médicinales se retrouve en Angleterre où l'apothicaire du roi, John Parkinson, précise qu'elle provient des abords de la rivière de Canada.

La lobélie cardinale de provenance canadienne est également mentionnée dans une publication de Giovanni Battista Ferrari, un botaniste protégé du cardinal Francesco Barberini, neveu du futur pape Urbain VIII, en 1623. Ce cardinal-légat, à Avignon de 1623 à 1633, a d'ailleurs accompli une mission de recherche

buleuse et d'une grosseur inouïe. Le fameux collectionneur provençal Fabri de Peiresc a d'ailleurs également goûté, en 1626, à deux variétés de fraises venues du Canada qu'il a jugées aromatiques et excellentes. Ces exemples illustrent bien l'intérêt croissant pour les plantes nouvelles d'Amérique du Nord.



Représentation de Louis Hébert, apothicaire, par C.W. Jeffereys.

en France en 1625-1626. Esprit particulièrement ouvert à la science, il fut l'un des deux cardinaux à s'opposer à la condamnation de Galilée. Dans son ouvrage qui demeura une référence pendant un siècle, Ferrari estime que les Barberini possèdent le plus beau jardin de la région de Rome. Il s'y trouve notamment une vigne et des fraises canadiennes décrites comme étant d'une forme glo-

UN JARDIN DE PLANTES MÉDICINALES

C'est dans le contexte de la création du Jardin royal des plantes à Paris que les plantes de Nouvelle-France profitèrent d'une reconnaissance exceptionnelle. La création du Jardin du roi visait, malgré l'opposition virulente de la faculté de médecine de Paris, figée dans les traditions antiques, à favoriser l'innovation scientifique. Les objectifs étaient centrés sur l'utilité publique, les finalités médicinales et la réalisation d'un inventaire mondial des plantes. L'on y favoriserait l'apprentissage des plantes locales et étrangères, sauvages et cultivées. L'on y trouverait des plantes de France, mais surtout des raretés de l'une et l'autre Inde.

Jacques-Philippe Cornuti, qui souhaitait œuvrer au Jardin du roi, concrétisa en partie ce projet par l'élaboration d'une première histoire des plantes du Canada, publiée en latin

à Paris, en 1635. Dans cette publication qu'il voulut simplifiée et adaptée à tout lecteur, il décrit et fit illustrer plus de 40 plantes d'Amérique du Nord inconnues jusque-là en Europe. Cette première flore canadienne est suivie de la mention de plus de 750 plantes repérées lors d'herborisations dans les environs de Paris. Il ne décrivait qu'un arbre d'Amérique du Nord, le robinier faux-

acacia, nommé ainsi d'après les Robin. L'exemplaire original de cet arbre vit encore dans le square René-Viviani à Paris.

La création du Jardin du roi poursuivait des objectifs ambitieux : « Sa réputation [du jardin] s'étendra aussi loin que la course du soleil qui anime les plantes ». Cette grande institution nationale a indirectement donné aux plantes du milieu de vie de Louis Hébert diffusées par le livre de Cornuti une incroyable postérité.

Pourtant, ce sont des relations interpersonnelles qui ont vraisemblablement abouti à mieux faire connaître les plantes du Canada. Un des frères de Louis Hébert, Jacques, entré chez les Minimes en 1588, a sans doute joué un rôle. C'est à cette communauté religieuse que Cornuti offrait ses services médicaux de façon bénévole. Au surplus, dans sa publication, l'auteur du premier livre de plantes du Canada fait souvent référence à des plantes trouvées dans le jardin des Robin.



Asclepias syriaca L. [as *Apocynum Syriacum latifolium flore glomeroso*]. Abaraham Munting. Naauwkeurige beschrijving der aardgewassen, vol. 1: p. 346, t. 104 (1696).



Plaque d'ardoise gravée de motifs floraux stylisés, occupation de la maison Hébert-Couillard, 1617-1677. Séminaire de Québec, collections archéologiques de la Ville de Québec, photographie Brigitte Ostiguy. (<http://archeologie.ville.quebec.qc.ca/sites/seminaire-de-quebec/seminaire-de-quebec-une-ferme-du-17-sup-e-sup-siecle/>).

Dans ses descriptions, Cornuti marie tradition et innovation. Aux citations des travaux des savants de l'Antiquité, il ajoute le fruit de ses observations conduites sur le terrain en France. Issue d'une démarche d'apothicaire et centrée sur les fins médicinales, sa publication rejoint en partie les orientations du Jardin royal des plantes. Ses descriptions des plantes originaires du Canada couvrent les feuilles, les tiges, les racines, les fleurs et les fruits. Le médecin procède à des expérimentations personnelles concernant les purgatifs, vomitifs et aromates. Il mâche, goûte, distille, assèche et pile feuilles, racines et fleurs, dissèque, concocte et prend des potions. Il approfondit en quelque sorte les préoccupations de Louis Hébert. Par contre, n'étant jamais venu en Amérique, il ne peut faire état des usages amérindiens.

À LA GRANDEUR DE L'EUROPE

L'essor de la botanique en Europe au XVII^e siècle suscite un grand intérêt pour les plantes du Nouveau Monde. Le nombre d'explorations augmente. Les échanges entre botanistes se multiplient. Il s'ensuit que les plantes du jardin des Robin, plantées dans le jardin

de l'École de médecine en France au début du siècle, puis transplantées au Jardin du roi, se retrouvent un peu partout en Europe par le biais des informations contenues dans l'ouvrage de Cornuti sur les plantes du Canada.

Jacques Mathieu est historien et professeur émérite de l'Université Laval.

Alain Asselin est professeur retraité du Département de phytologie de l'Université Laval.

Pour en savoir plus :

Alain Asselin, Jacques Cayouette et Jacques Mathieu. *Curieuses histoires de plantes du Canada*. Tome I. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014.

Alain Asselin, Jacques Cayouette et Jacques Mathieu. *Curieuses histoires de plantes du Canada*. Tome 2, 1670-1760. Québec, Les éditions du Septentrion, 2015.

Jacques Mathieu, avec la collaboration d'André Daviault. *Le premier livre de plantes du Canada. Les enfants des bois du Canada au Jardin du roi à Paris en 1635*. Québec, PUL, 1998.

Les auteurs remercient Gilles Barbeau et les responsables de *Pharmacopolis*, revue québécoise d'histoire de la pharmacie, qui ont permis de reproduire cette version révisée d'un article paru dans leur premier numéro.